

LE GROGNARD.

MONTREAL, 7 JANVIER, 1882

Les délégués français au Canada.

Nous publions *in extenso* le récit fantaisistes que nous a fait un descendant d'Abénaquis, de la visite à Montréal de la délégalion française à Yorktown, nos lecteurs voudront bien n'y pas voir malice.

Mon cher *Grognard*,

Je logeais à New-York au même hôtel que le général Boulanger et ses compagnons, le soir même où il reçut une invitation des citoyens de Montréal d'aller visiter le Canada. A ce moment le général fûmait tranquillement son cigare dans la salle d'attente. Après avoir lu l'invitation il la passa au Colonel Bossan qui la lut a son tour puis regarda le général en manière d'interrogatoire

— Eh bien, Bossan, qu'en dites vous ?
— Hum, hum ! Sais pas au juste qu'en dire : et vous général ?

— Oui et vous général ? ajoutèrent MM. de Noailles, de Sahune, de Gouvello et les autres.
— J'accepte, dit le général, je suis curieux de voir ces quelques arpents de neige, que la sottise du Bourbon Louis XV et de ses ministres nous ont fait perdre.

De Noailles qui entend cela fait la grimace ; il pense aux principes de 89 sans doute.
— Et vous, colonel acceptez-vous ?

— Eh mais oui j'accepte ; m'as-t-on jamais vu fuir devant le danger ? Tout de même, je vais avant de partir pour ce pays, me procurer un casque doublé de fer-blanc pour être moins exposé à être scalpé par les farouches Iroquois dont sont peuplées ces froides régions où il y a encore des cannibales, comme disent le Gaulois et le Soudan à la Marie Colombier,

— C'est juste, firent les autres et nous allons faire de même, de plus, nous mettrons des oreilles en enivre à nos casques.

— J'achète deux paires de revolvers, dit M. de Noailles.

— Et moi deux paires de revolvers et deux couteaux de chasse, fait M. de Sahune.

— Et moi deux paires de revolvers, deux couteaux de chasse, et une mitrailleuse portative, ajoute M. de Gouvello.

— Faites comme vous voudrez dit le général Boulanger ; quand à moi, je vais au Canada les mains dans mes poches. S'il y a là des Iroquois, il doit aussi y avoir des Iroquoises, et je suis français cela me suffit.

Sur ces derniers mots le général souhaila le bonsoir a ses compagnons.

Ces derniers demeurèrent encore une heure et demie à deviser sur les plans les plus fantastiques à prendre pour se protéger en cas d'attaque des Iroquois, et pour se prémunir contre le froid,

comme des gens qui se préparent à faire un voyage au pôle Nord.

A quelques jours de là, c'était le lendemain de Noël je crois, une députation de montréalais se fait annoncer à la délégalion française. Grand émoi parmi ces messieurs.

— Ont-ils des pantalons de peau de buffle ? demande le colonel Bossan.

— Ont-ils des grandes plumes sur la nuque ? demande M. de Sahune.

— Ont-ils des grands anneaux dans le nez et les oreilles ? fait M. de Noailles.

— Ont-ils leur hache de guerre et leur calumet de la paix ? demande M. de Gouvello.

Le concierge de l'hôtel ahuri par toutes ces questions, répond à tort et à travers, qu'ils ont tout cela, et les délégués de se regarder avec des yeux effarés.

— Faites entrer ces messieurs dit le général.

Quelques minutes s'écoulèrent et les montréalais firent leur apparition. Qu'on s'imagine la stupéfaction de nos français en les apercevant. Au lieu d'individus tatoués et jaunés, ils voyaient devant eux trois jolis garçons, dont un, gaillard de six pieds de haut pouvait rendre les points au colonel Bossan qui n'est pas un gringalet tout s'en faut.

Après les civilités d'usage, les canadiens expliquèrent le but de leur visite ; les arrangements pour le voyage projeté furent conclus et l'on se sépara.

A peine nos trois montréalais étaient-ils éloignés, que le général Boulanger fit entendre un éclat de rire et se mit à gouailler ses compagnons, ce qui n'était pas tout-à-fait du goût de ces derniers.

Riez si vous voulez général, répondit M. d'Abboville, mais moi je ne me fie pas aux apparences. On nous a adressé des gens convenables, peut être ce qu'on a pu trouver de mieux ; des français qui probablement n'habitent le Canada que pour la traite des pelleteries, et qui pendant que les missionnaires s'y font griller, scalper, assommer, manger, font fortune avec l'eau-de-vie, et donnent de la tablature au ministère des colonies.

N'est-ce pas le cas M. de Noailles ? Vous en savez quelque chose, vous qui avez un parent missionnaire dans ce terrible pays ?

— En effet dit M. de Noailles, il me semble avoir lu quelque chose comme cela dans l'histoire de Charlevoix sur la Nouvelle-France.

— En effet, répondirent les autres en chœur.

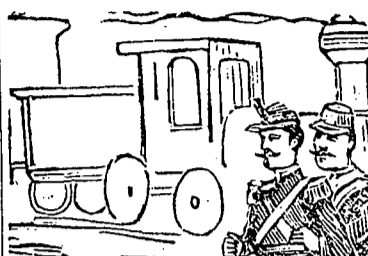
Et le Général qui écoutait tout cela, souriait en pensant qu'il y avait des Iroquois au Canada il devait aussi y avoir des Iroquoises.....

Au débarcadère de la rue Bonaventure à Montréal, il y avait une foule ondimanchée au moment de l'arrivée du général Boulanger et de ses compagnons. En descendant de son wagon le

général fut salué par la foule.

Près de lui, en avant, le colonel Bossan aperçoit tout une demi douzaine de crânes dépoilés appartenant à des canadiens-français, et s'adressant à MM. de Noailles, Lahune, d'Abboville.

— Tenez, dit-il, voyez ! voyez des scalpés ; tenez-vous prêts vous autres



— Pendant ce temps-là le général souriait, ce n'était pas des Iroquois ni des Iroquoises qu'il voyait, mais bien des Canadiens au regard fier, à la démarche aisée, et des Canadiennes aux joues roses et à l'œil clair, qui le saluaient ainsi que ses compagnons. De la gare on se rendit au Windsor.

— Mais ce n'est pas une lutte d'Algonquin cela dit, le colonel Bossan à M. de Sahune ? Qu'est-ce qu'ils nous chantent donc en France ? tous ces s..... n..... de géographes ignorants avec leur Canada, pays sauvage ?

— Allons cacher nos armes, et nos casques, dit tout bas M. de Noailles.

Et les revolvers, les couteaux de chasse et la mitrailleuse portative et les casques doublés de fer blanc furent bientôt cachés..... Nos Français étaient apprivoisés.

Il y a eût dans le cours de la journée promenade par les rues de Montréal dont les édifices furent admirés.....

Le soir grande réception dans les salons du Windsor ; une réception splendide présidée par ce couple charmant, le comte et la comtesse de Sesmaisons, devenus canadiens comme nous même.

Pendant la réception, les visiteurs français ont pu à loisir examiner les belles canadiennes à l'œil humide et les beaux canadiens à la fière allure. Le général Boulanger ne tarissait pas d'éloges.

Vous avez une belle population, dit-il, en se tournant vers le propriétaire de la Patrie.

— Dis donc, Boangrand, parles lui de ma théorie du sang sauvage ! fait mon ami Clétus qui se trouvait là et avait entendu l'observation du général.....

— J'ai bien ri de cette demande de mon ami, moi qui compte deux générations d'Abénaquis parmi mes aïeux.

Pendant une heure il y eut des présentations, mais elle n'était pas toutes belles ; parmi l'assis-

tance il y avait des sang mêlés.



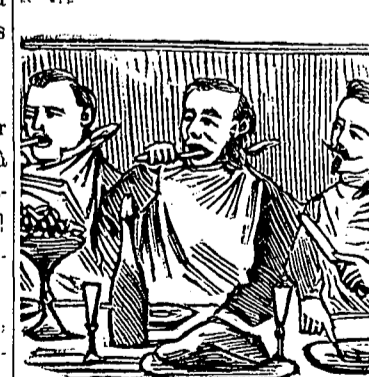
Il y avait aussi quelques vieilles filles qui n'ont pu encore se défaire de leur goût pour le militaire, malgré que les habits rouges nous aient laissés depuis longtemps.



Le lendemain nos hôtes partirent pour Québec d'où ils revinrent à Montréal Samedi dernier.

Le même jour, déjeuner au Windsor en leur honneur, où le patriotisme se déboutonna tout à son aise.

Un des délégués faillit cependant avoir peur de nouveau. Il avait à sa gauche à table deux canadiens qui mangeaient avec leurs couteaux, il crût un instant que ses voisins allaient avaler les lames et leurs manches ; mais non ; il en fut quitte pour un petit frisson.



Dans l'après midi le général Boulanger et ses compagnons de voyage nous laissèrent, emportant avec eux, nos meilleurs souhaits pour cette France que nous aimons tant.

Nous n'avons pas dit adieu à ces braves cœurs, à ces hommes charmants, non, c'est au revoir ! que nous avons crié, au moment où le devoir les arrachait à notre amitié.

Un gendarme de l'endroit, qui par hasard se trouvait là, s'échappe avec adresse et va parvenir ses compagnons qui, tous, arrivent bien armés et s'emparent facilement des malfaiteurs qu'on a déjà mis hors de défense. Le brigadier reconnaissant Orlino, malgré son ingénieux travestissement, s'écrie, avec une joie ironique : Eh ! te voilà donc de nouveau dans mes mains, voleur incorrigible. Cette fois, tu ne m'échapperas pas comme naguère. Puis, s'adressant aux nombreux spectateurs de cette scène : diriez-vous, dit-il, messieurs, que ce jeune homme à la figure noble, aux yeux expressifs, est un chef de brigands qui depuis plusieurs années dévaste le pays ?

A ces mots on entend un cri plaintif. Chacun regarde d'où il peut partir, et l'on aperçoit Marie qui venait de tomber à la renverse en reconnaissant Orlino à la lueur des flambéaux, et on apprenant par la voix du brigadier de gendarmerie le rôle méprisable qu'il jouait depuis longtemps. On s'empresse de lui porter secours. On crut d'abord que la jeune fille venait de tomber victime d'un coup violent ; mais par bonheur, on s'aperçut bientôt que sa chute n'était l'effet que d'une forte commotion qu'elle ne voulait point expliquer, et chacun ressentit de la joie en la voyant hors de tout danger.

Cependant le brigadier, aidé des siens, se dispose à faire évacuer le logis aux malfaiteurs dont il se croyait la capture certaine. Tout autre que lui aurait eu la même confiance, en voyant Orlino et ses compagnons résignés et tranquilles. C'était principalement par là que brillait leur adresse, lorsque, par hasard, on venait à bout de s'emparer de leurs personnes. On les croyait entièrement inoffensifs, tant ils avaient cédé leurs armes avec une facile obéissance. Mais dès qu'ils se virent en plein air, ils ne tardèrent pas à aveugler leurs gardiens avec une poudre dont chacun d'eux portait toujours sur lui une certaine quantité ; ensuite leurs pieds et leurs poings firent le reste.

(A continuer.)

Avis très important — Voulez-vous de beaux Draps, de riches tweeds ; des soies variées ; des corps, des caleçons, de belles chemises de tous patrons en toile, coton ou laine ; des hardes faites pour tous les goûts et tous les âges ; de splendides mousselines de laine ; des mérinos soyeux ; des serges bleues ; des flanelles, des cotons de toutes marques ; des alpagas ; des coutils ; des draps de dames ; des lainages en variété infinie ; enfin, des indiennes les plus récentes et les plus coquettes ? Voulez-vous aussi avoir tout cela à des prix fabuleusement bas ? allez sans tarder chez

J. J. REEVES

au No 9 Carré Chaboillé

Allez-y de suite, demain il sera peut-être trop tard.

Montréal 10 déc. 81